



Il commença à lire d'une voix émue. — Page 271, col. 1.

LE JEUNE DOCTEUR

PAR HENRI CONSCIENCE.

II

Dans la partie septentrionale de la Campine, non loin des frontières de la Hollande, est un grand village dont les maisons s'alignent en deux rangées de chaque côté de la grande route. L'église même, avec son pignon et sa flèche, est venue se placer le long de la route, de sorte que rien ne rompt l'uniformité de la ligne droite, si ce n'est, çà et là, une couple de tilleuls placés devant la porte d'un cabaret.

Mais, hors du village, la nature vierge se déploie dans toute sa force. Au nord et à l'ouest s'étend la bruyère avec ses espaces insondables, unie, sans limites et solitaire comme le désert. Au sud s'élèvent d'immenses sapinières dont le feuillage sombre se confond avec les vapeurs bleuâtres de l'horizon, et ressemble à un nuage éternellement menaçant qui borde au loin le ciel. Du côté du levant, la terre semble avoir été remuée par une force inconnue. Là, surgissent des montagnes de sable dont les chauves sommets, étincelant aux rayons du soleil et se multipliant à l'infini, semblent aussi innombrables que les flots mouvants d'une mer agitée.

Partout l'immensité, le silence solennel et le repos majestueux de la nature; nul autre signe de la présence de l'homme que des centaines de sentiers, frayés peut-être depuis des siècles, qui serpentent à travers la bruyère, pénètrent au sein des bois et montent ou descendent entre les flots de la mer de sable.

Dans le village, quelques constructions se distinguent, par leur second étage, des maisons basses des paysans. Ce sont les demeures du bourgmestre, du notaire et du médecin. La maison de ce dernier surtout dépasse les autres en luxe comme hauteur; il y a même au-dessus

de la porte une espèce de balcon avec une balustrade dorée.

Le docteur Heuvels est un homme qui a trouvé dans la médecine une source de richesses. Ce n'est pas qu'il ait étudié beaucoup dans sa jeunesse; car il est un de ceux qui, dans les dernières années de Napoléon, ont suivi l'armée en qualité d'aide-chirurgien, et auxquels, après la chute du grand empereur, il fut accordé, sans examen sérieux, d'exercer la médecine.

Comme ses confrères des villages voisins, par jalousie peut-être, s'efforçaient de faire valoir contre lui son peu de savoir, il était devenu un ennemi si acharné de l'étude, que depuis des années, il n'avait pris en main ni un livre, ni aucun ouvrage de médecine.

La connaissance des maladies humaines, lui paraissait si simple, qu'il ne pouvait comprendre qu'on eût noirci inutilement tant de papier, et qu'on en barbouillât encore tant chaque jour sous le prétexte de jeter quelque lumière sur un sujet clair comme le soleil. S'il avait lu un livre dans sa vie, c'était celui du célèbre mais systématique Broussais; car M. Heuvels voyait dans toute maladie une inflammation ou plutôt une surabondance de force, ce qui était pour lui une raison d'épuiser tellement ses pauvres patients, qu'ils ne sortaient de ses mains, — lorsqu'ils avaient la chance de guérir, — qu'après avoir subi — et payé — le médecin pendant plusieurs mois.

Il ne voulait même pas reconnaître qu'il avait appris ce moyen de guérison dans un livre; il ne s'en rapportait qu'à son expérience personnelle, et soutenait que l'expérience est la seule lumière des médecins.

Vis-à-vis de la demeure du docteur Heuvels, de l'autre côté de la rue, était encore une maison bourgeoise, également à deux étages. Elle n'avait rien de somptueux; mais ses volets peints en vert, sa façade tapissée d'une vigne touffue, ses fenêtres ornées de fleurs et ses rideaux blancs comme la neige lui donnaient une physionomie fraîche et riante.

Vers la fin du mois d'août 1846, une femme d'un âge mûr était assise dans une chambre de cette verte maison. Elle tenait les mains jointes et implorait ardemment le ciel. A ne voir que la ferveur de son attitude, on eût pu la croire entièrement absorbée dans sa muette prière; mais les regards furtifs qu'elle jetait de temps en temps vers la porte montraient clairement qu'elle était en proie à une inquiétude secrète, car son visage exprimait alors un désir ardent ou une crainte profonde. En se voyant trompée dans son attente, elle secouait la tête avec découragement, et levait de nouveau vers Dieu son visage suppliant.

Au bout de quelques instants, elle entendit ouvrir et fermer la porte de la cour, et, comme si ce bruit lui permettait de satisfaire son impatience, elle se leva, prête à interroger celui qui entrerait.

Une jeune fille de dix-sept ans environ, avec des cheveux blonds et des yeux bleus, parut à la porte. Sa douce et patiente figure était pleine de tristesse et d'anxiété.

— Eh bien, eh bien, Françoise, demanda la femme, ne vois-tu pas encore le facteur?

— Rien, mère, répondit la jeune fille, et voilà que les moutons du fermier Nélis font lever la poussière de la route et empêchent de voir dans le lointain s'il vient quelqu'un.

— Où est grand-père?

— Il est debout sur le banc, derrière la haie, et regarde au loin le chemin.

— Que dit grand-père, Françoise? est-il tranquille d'esprit?

— Il va et vient sans cesse, en murmurant des paroles d'espoir et de confiance; mais il est pâle et on dirait qu'il tremble sous l'impression de ses secrètes pensées. Grand-père effraye mon imagination, ma mère.

— Je comprends son émotion, soupira la femme. La dernière lettre d'Adolphe était bien décourageante; le pauvre garçon semblait craindre que ses forces ne le trahissent au moment